

Claire Bianchi

Tombée pour lui

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4837-5

© Jérôme Dumont

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

Je m'appelle Louise, j'ai 30 ans, je suis rousse et j'ai deux mains gauches.

Oui, je suis terriblement maladroite, mais rassurez-vous, uniquement pour les travaux manuels. En fait, en y réfléchissant bien, je n'ai pas non plus la langue dans la poche, ce qui m'a également valu mon lot de situations, disons... embarrassantes.

J'ai toujours été comme ça. Enfant, ma mère était persuadée que je présentais tous les signes d'un « *léger* » syndrome d'Asperger. Pas de bol : elle n'a jamais réussi à faire valider son diagnostic par aucun des spécialistes consultés. Elle aurait pu s'éviter tout ce mal en écoutant le docteur Lartigue, mon pédiatre. Je l'ai croisé par hasard dans la rue, la semaine passée : il m'a reconnue immédiatement et devinez quelle fut sa

première question ? Il m'a demandé si ma mère était toujours convaincue de son diagnostic !

Il connaissait la réponse, ayant eu maille à partir avec elle pendant des années. Ma mère a toujours été à l'avant-garde : une reine du diagnostic, un vrai forum Doctissimo à elle seule, bien avant son apparition sur le net...

Je l'aime beaucoup le docteur Lartigue. Il est le seul qui n'ait jamais été contrarié par ma tare congénitale. Je lui dois le meilleur remède à mon mal incurable : il m'a suggéré de noter scrupuleusement tous les « *incidents* », comme il les appelait, dans un carnet, pour « *finir par en rire un jour* ». Il me disait qu'à défaut de soigner ma maladresse, cela constituerait une belle compilation. J'avoue. Aujourd'hui je ris de la plupart d'entre eux. C'est ce que je lui ai dit et je crois que ça l'a beaucoup touché. Il était ému que je m'en souviene, mais surtout que j'aie continué si longtemps à répertorier méticuleusement mes frasques.

Je vous rassure tout de suite : j'ai pris l'habitude de vivre avec ma fatalité, ce petit nuage gris qui se promène au-dessus de ma tête en

permanence, distribuant ses éclairs toujours au mauvais moment.

Jusqu'à hier, seize heures trente-deux. Oui, trente-deux, pas trente. Je suis une fille précise.

J'avais rendez-vous pour visiter un appartement déniché dans les petites annonces de Libé. Je suis assez *old school* des fois – je fais ici référence à mon goût immodéré pour la lecture quotidienne du journal, plus qu'à l'orientation politique de ses journalistes (oui, j'ai aussi de l'humour)...

Bref, je suis tombée sur l'appart' parfait : à deux pas du bureau, plein sud, avec une mezzanine « *fantastique* » et des « *prestations hors du commun* », le tout pour un prix somme toute raisonnable. Le rêve. Non, c'était encore mieux que ça, en fait. N'avez-vous jamais ressenti cette sensation d'avoir trouvé pile ce dont vous aviez besoin, suivie par un besoin compulsif, que dis-je, inextinguible, de l'obtenir ? Et bien, c'était moi à la lecture de cette annonce !

Ni une ni deux, je saute sur mon téléphone et compose le numéro. Deux minutes plus tard, l'agence me fixe rendez-vous à seize heures

trente le même jour et me fournit l'adresse complète.

Laissez-moi vous dire que j'ai passé toute la journée excitée comme une puce, incapable de me concentrer, tout occupée que j'étais à m'imaginer dans cette mezzanine, profitant d'un chocolat chaud en bouquinant.

Comme je ne suis pas du genre à arriver en retard, je me suis pointé une demi-heure en avance sur les lieux. J'ai attendu comme une cruche, jusqu'à cette trente-deuxième minute fatidique. Et là : paf ! J'ai rencontré l'homme de ma vie ! Si, si ! Je vous jure ! Un mètre quatre-vingt-trois (à vue de nez), des yeux noisette, une allure à faire se retourner une bonne sœur et une voix... Ah ! Quelle voix ! Douce et masculine, enjôleuse et enthousiaste... Le genre qu'on pourrait entendre des heures durant, sans se soucier de ce qu'elle dirait, pourvu qu'elle continue sa douce mélodie. Il avait suffi de quelques mots pour m'en convaincre. Derrière les formules de politesse et l'entrée en matière, j'avais deviné toute la musicalité de sa voix, de ses légères inflexions à son débit. Bref, avec ces quelques mots je savais qu'avec lui, se

faire raconter une banale journée de travail prendrait des allures d'épopée homérique.

Oui, c'est bon, je sais : normal, c'est un agent immobilier !

N'empêche. Ils n'ont pas tous cette voix-là, j'en mettrais ma main au feu. En prime, mon prince a un nom que je pourrais prononcer à l'infini : Nicolas Dalbiac.

Bien entendu, je me suis distinguée d'entrée de jeu : il venait à peine de me prévenir qu'il y avait une marche sur le pas de la porte que je m'étais étalée de tout mon long sous son nez ! Et une autre paire de collants bonne pour la poubelle, une ! Sans parler du sentiment de honte exacerbé par le très mauvais timing de cette chute, qui me fit bredouiller un stupide mais néanmoins adéquat « *Je suis désolée...* » Non mais, quelle cruche !

Courtois et prévenant, Nicolas m'a relevée avec douceur. Accrochée à son avant-bras, je n'en menais pas large, sentant par-dessus le marché mes joues s'empourprer... Une rousse qui rougit, croyez-moi, c'est un ton sur ton qui

ne fonctionne pas, mais alors pas du tout ! Plus j'y pensais, plus je rougissais, et plus je rougissais, plus j'avais chaud... L'an-goisse !

Mon état ne fit qu'empirer lorsque nous nous retrouvâmes dans l'ascenseur, exigü, pas à peu près, cela va de soi. Il eut la bonté d'âme de ne pas me dévisager et de faire comme si de rien n'était, alors que nous étions à quelques centimètres l'un de l'autre et que je venais de me gaufrer de façon magistrale. J'eus tout de même droit à un sourire discret, un tantinet gêné et même attendri, ça je l'aurais parié.

La visite de l'appartement se déroula sans que je ne casse rien ou trébuche à nouveau. Un miracle, si vous voulez mon avis. J'ai tout de même réussi à accrocher la ceinture de mon manteau à une poignée de porte (un classique), ce que je considère comme un moindre mal.

Pour une fois, l'annonce n'exagérait pas trop : la salle de bains était lumineuse, dotée d'une grande baignoire, la cuisine américaine mise en valeur par un comptoir en granit fraîchement posé et cette mezzanine... le salon parfait !

Inutile de vous dire que j'étais conquise et qu'il ne me fallut que cinq minutes pour me confirmer qu'il me fallait cet appartement ! J'ai quand même profité du reste de la visite guidée pour détailler Nicolas de plus près, tant qu'à faire. Il avait retiré son manteau en entrant et je devinai, derrière sa veste ajustée de larges épaules que son allure sportive confortait. Il me parut évident que l'animal était un sportif. J'essayais d'imaginer son activité de prédilection. Une chose était sûre, sa silhouette élancée excluait toute activité de bodybuilding à outrance – ça tombe bien, les pros de la gonflette sont la plupart du temps des narcissiques finis.

L'atmosphère confinée de l'appartement me permit de respirer encore une fois son parfum. Une odeur de lavande marquée, mais pas trop sucrée. J'en avais pris une première dose dans l'ascenseur mais je dois dire que sa douceur avait un côté entêtant. Je tâchai de rester discrète en humant cette délicate fragrance qui me transportait direct en plein cœur de la Provence. La frontière est mince entre s'imprégner d'un parfum et renifler comme la dernière des enrhumées. Au prix d'un effort surhumain, je

parvins à me contenir. Ma décision de prendre cet appartement était faite mais je tenais à profiter un peu plus encore de la présence de Nicolas. Je demandai à revoir la salle de bains. Il m'y précéda de bonne grâce, et croyez-moi, je profitai de chacun des pas qui me séparaient de la salle de bains pour apprécier sa démarche assurée, ses épaules décidément impressionnantes et... le reste !

Nous étions à présent face à face dans cette pièce que je me forçai à examiner afin de donner le change. Il ne m'avait fallu qu'un coup d'œil pour savoir que j'adorerai y prendre des bains brûlants. Lorsque le silence devint pesant (je préférerai me taire pour éviter de gaffer – les sous-entendus à double ou triple sens, je vous assure, je maîtrise, alors imaginez dans une salle de bain !), j'indiquais que j'étais prête à signer le bail, là, tout de suite. Ça tombait bien, il avait des formulaires dans sa serviette, que je me suis empressée de remplir sur le coin du comptoir. Il faudrait bien sûr que j'envoie les trois kilos de documents, preuves de revenus et autres paperasses avant d'obtenir le Saint-Graal : la signature des propriétaires.

Quelques minutes plus tard, je me retrouvai à nouveau seule sur le trottoir, avec deux beaux trous aux genoux, qui, j'en étais convaincue, attiraient l'opprobre sur moi et me pointaient d'une flèche rouge au-dessus de la tête, juste à côté de l'étiquette « *maladroite invétérée* » !

Je n'y pouvais rien pour le moment. De vous à moi, j'avais autre chose en tête : il fallait que j'appelle Agathe toutes affaires cessantes pour lui annoncer la, enfin les nouvelles. Tomber le même jour sur l'appartement de ses rêves et le prince charmant, avouez que ce n'est pas commun !

Agathe, c'est mon amie de vingt ans. Nous avons eu des parcours très différents mais ne nous sommes jamais perdues de vue. On a tout partagé. Tout, sauf les mecs. Y'a des limites, hein.

— Agathe ! Tu devineras jamais ! Je viens de trouver un appart' de folie et le prince charmant !

— Tu les as eus en pack dans ta pochette surprise, ma puce ? J'aime autant te prévenir de suite : le prince charmant, ça n'existe pas, un

peu comme le père Noël et ses lutins, hein. En plus d'être une vaste escroquerie, l'idée du mec parfait, c'est tellement surfait. T'imagines comme ça serait chiant ?

— Oui, oh, hein, ça va ! J'ai dit prince charmant mais c'est une image. Ne va pas t'imaginer un mec en culottes bouffantes sur une boîte de biscuits. Encore que, maintenant que j'y pense... ça lui irait sûrement pas mal !

— Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue dans un tel état, toi ! Et tout ça sans aucune gaffe ?

— Euh...

— Ah ! Je me disais aussi. Raconte.

— Trois fois rien, je me suis juste étalée de tout mon long sous son nez... Je t'interdis de rigoler !

— Oh non, j'oserai jamais...

— Ben voyons.

— Bon, en tous cas, tu as déjà trouvé un appart' : celui-là, tu ne parviendras pas à le faire fuir, c'est déjà ça ! En revanche, pour monsieur Parfait, c'est pas gagné, avec le passif que tu te traînes...

Pan, dans les dents. Agathe marquait un

point.

Je ne vous l'ai pas dit, mais jusqu'à présent, mes gaffes en série ont causé environ 90 % de mes ruptures... Les 10 % restants, je vous assure que je n'y étais pour rien, même si je n'oublie pas qu'Alexandre a essayé de me convaincre que s'il m'avait trompée, c'était de ma faute...

Je réfléchis un instant avant de lui répondre :

— Tu as raison. Mais cette fois-ci, ce sera différent. Pas question de finir aux urgences avec Nicolas, de lui casser le nez comme Pierre ou d'emboutir sa voiture comme celle de Jean-Baptiste, ni de me couvrir de ridicule devant ses parents, ma spécialité pour laquelle, je ne compte même plus les ex... Tu sais quoi ? Je vais me « *guérir* », par tous les moyens !

— Parce qu'il le vaut bien ?

— Comment sais-tu que ses cheveux aussi sont parfaits ?

Je venais de raccrocher et, déjà, des sensations contradictoires m'envahissaient. L'excitation, à la limite de la frénésie. L'envie de crier ma joie au visage des passants indifférents, mêlée... au doute. La peur de ne pas y arriver. Depuis vingt ans que je cohabitais avec ma maladresse, la documentais minutieusement, elle m'apparaissait comme une vieille complice qui ne se laisserait pas éjecter comme ça, sans rien dire. Vouloir me « *guérir* » de ce mal, c'était admettre qu'il s'agissait d'une maladie, d'un fléau endémique... Mais c'était aussi prendre conscience qu'il n'était pas une fatalité, chose que j'avais fini par accepter.

Pour me donner du courage, je me lançai à moi-même, tel LE défi : « *Toi qui m'as pourri la vie toutes ces années, je t'annonce officiellement que j'ai décidé d'en finir avec notre relation toxique !* »

Il n'en fallait pas plus pour me booster et j'échafaudai déjà mon plan. Je savais par où commencer : il faudrait que je me fasse aider. Et je savais par qui. Léa Perroux, la coach de vie au sujet de laquelle Jean-Jacques – c'est mon patron – ne tarissait pas d'éloges. C'est bien simple : depuis son divorce, il y a deux ans, il ne cesse de me vanter ses qualités à chaque occasion qui se présente à lui.

Je composai frénétiquement un texto à son attention : « *Salut boss ! Pourrais-tu me passer le numéro de ta coach miraculeuse ? Merci !!!* »

Après tout, si ça avait marché sur Jean-Jacques, il n'y avait pas de raison que ça ne fonctionne pas sur moi, vous êtes bien d'accord ?

OK, je n'ai pas trente kilos à perdre, ni le besoin de me relooker au complet et j'arrive à me maquiller sans ressembler à un clown mais sur le volet psy, je suis sûre qu'elle va pouvoir me donner le coup de pouce dont j'ai besoin !

La réponse ne se fit pas attendre. Je dois vous dire que Jean-Jacques vit avec son portable greffé à la main, chose que je trouve curieuse pour un quinquagénaire, mais après tout, pour-

quoi pas. Au moins il ne fallait pas lui expliquer les subtilités du fonctionnement des nouvelles technologies à longueur de journée, c'était toujours ça !

J'étais à présent en possession du précieux sésame. Dix-sept heures vingt-sept. L'heure me semblait encore raisonnable pour appeler et puis, de toute façon, elle devait être habituée à bosser en dehors des heures traditionnelles de bureau. Allez, hop ! Je me lance. Un clic sur le numéro... ouuui je veux le composer, stupide téléphone !

Six sonneries plus tard, j'étais en communication avec la fameuse Léa. Entre nous, avec une voix suave comme ça, l'espace d'un instant, je me suis demandé si je n'avais pas appelé une messagerie rose !

— Léa Perroux, comment puis-je vous aider aujourd'hui ?

Oula, ça sentait le discours formaté à plein nez, mais passons. Comment ? Tu vas voir ! Je m'empressai de répondre, de peur qu'elle raccroche si je persistais dans mon silence :

— Oui, bonjour, je vous appelle sur la chaude recommandation de Jean-Jacques...

Pourquoi avais-je dit « chaude » ? Quand je vous dis que je suis *aussi* capable de dire n'importe quoi...

Rire mutin de l'autre côté de la ligne. Oh là là ! Jean-Jacques, faudra qu'on se parle !

— Ah, Jean-Jacques... L'une de mes plus belles réussites. Et vous êtes ?

— Louise.

— Louise ! Depuis le temps qu'il me parle de vous, je serai ravie d'enfin faire votre connaissance.

Hein ? Ça commençait à sentir le traquenard à plein nez, ce truc ! Jean-Jacques, il faudra *vraiment* qu'on se parle !

Elle enchaîna :

— Je ne prends aucun nouveau client... sans les avoir d'abord rencontrés. Quand seriez-vous disponible pour un entretien préliminaire ?

— Euh, je ne sais pas moi... Maintenant, ça vous irait ?

— Vous êtes une rapide, vous. J'aime ça. Chez moi ou chez vous ?

Là, j'étais scotchée. Bouche bée, comme une nouille, au milieu du trottoir. Je me demandais

ce qui pouvait bien m'attendre tout en me faisant la réflexion que, vue de l'extérieur, cette conversation aurait pu figurer au panthéon du téléphone rose ! Je répondis, sans réfléchir :

— Chez moi, il faut que je change mes collants.

Non mais c'est pas possible de lâcher autant de conneries ! Changer de collants, qu'est-ce que je venais de dire...

Léa avait dû en voir d'autres ; elle ne broncha pas, se contentant de demander mon adresse, que je lui indiquai en me faisant violence pour ne rien ajouter d'autre. J'avais balancé assez de stupidités en quelques minutes.

Elle m'indiqua qu'elle serait chez moi dans une heure et termina en précisant d'un ton détaché, que ça me laisserait le temps de me changer. Je m'apprêtais à me justifier mais elle ne m'en laissa pas l'occasion, raccrochant presque abruptement. C'était peut-être mieux ainsi. Ma petite voix intérieure me disait que si j'en rajoutais, je risquais de m'enfoncer un peu plus.

*

À tout prendre, j'aurais préféré rencontrer Léa dans mon futur appartement mais à défaut, mon cagibi de la rue des Pyrénées ferait l'affaire. La première chose que je fis en arrivant fut de me dégotter une nouvelle paire de collants. Lorsque mes genoux eurent retrouvé une apparence normale, je regardai autour de moi : quel bordel ! Je commençai à ranger tant bien que mal, avant de m'arrêter net : Jean-Jacques m'avait tant parlé de sa démarche quasi initiatique. Je me souvins qu'il avait mentionné la nécessité de l'authenticité du processus. Pour pouvoir conseiller utilement ses clients, Léa devait les évaluer dans leur « *milieu naturel* ». OK, eh bien, puisque c'était comme ça, j'allais lui montrer mon environnement tel qu'il était. Je laissais tomber la pile de magazines sur la table basse et me contentai de ranger la vaisselle qui traînait. Il y a des limites à l'authenticité, pas vrai ?

Afin de tromper mon impatience, et sans doute pour mesurer le chemin que j'avais à faire, j'attrapais le gros carnet dans lequel je notais mes « *faits d'armes* ». J'en étais au sixième tome. Des petites maladresses ordinaires, avec

un petit penchant pour les accidents domestiques, j'en avais des tonnes : le paquet de riz qui vous échappe des mains au moment de le verser dans son verre doseur, la tasse en verre « *inopinément* » oubliée sur la cuisinière allumée, une inspiration à toute épreuve dans les variations sucré/salé, on pouvait dire que mon inventivité en la matière ne connaissait pas de limites.

La nature m'a dotée d'une bonne vue mais celle-ci me fait des blagues plus souvent qu'à son tour. Je ne compte plus les portes en verre, lampadaires, marches vicieuses ou papiers gras (véridique) qui testent mon sens de l'équilibre avec, invariablement, le même résultat : la gravité 1, Louise 0.

La sonnerie interrompt cet inventaire à la Prévert. Je me précipitai sur l'interphone, prenant le temps de reprendre mon souffle – mon appartement n'est pas grand mais je ne suis pas très sportive – avant de décrocher. C'était elle. Pile à l'heure. J'aime ça la ponctualité.

J'allais enfin mettre un visage sur cette voix et surtout, en apprendre plus sur la méthode « *coach de vie* » appliquée à ma petite personne...

Quelques instants plus tard, Léa signala sa présence en tapant sur ma porte d'entrée. Ben oui, utiliser la sonnette, c'eût été trop convenu. « *Louise, on se calme* », me dis-je. « *Après tout, c'est toi qui l'as appelée, elle ne t'a rien demandé* ».

J'ouvris la porte, découvrant enfin cette mystérieuse femme. Une pure vamp ! Jessica Rabbit, en brune et avec une jupe importable – limite attentat à la pudeur – à la place de la robe du soir de la compagne du lapin ! Quant à son décolleté... hé ! J'ai demandé une coach de vie moi, pas une femme fatale ! Remboursez !

OK, je n'avais encore rien payé mais la seule vue du sac accroché à son avant-bras me fit craindre des tarifs plus que prohibitifs ! Il faudra faire avec : on n'a rien sans rien.

Elle me serra la main énergiquement et, sitôt entrée dans l'appartement, le détailla d'un regard circulaire, avant de lâcher un laconique : « *intéressant* ». Léa se dirigea vers le canapé, s'assit et, tapotant de sa main la place à côté d'elle, m'indiqua qu'elle m'attendait pour commencer. Je m'exécutai, un peu hésitante, comme une gamine se rendant au tableau.

— Alors, c'est vous. Vous êtes conforme en

tous points au portrait que Jean-Jacques m'a fait.

— Ne sachant pas ce qu'il a bien pu vous dire – mais ce n'est qu'une question de temps – je vais prendre ça comme un compliment...

— Oh, ne vous méprenez pas, je parlais de votre caractère, de ce que je vois dans vos yeux, votre posture. Cela dit, vous êtes un joli brin de fille et j'en connais une bonne dizaine qui tueraient pour avoir naturellement votre couleur de cheveux.

Un joli brin de fille... Le genre d'expression que n'aurait sans doute pas renié mon arrière-grand-père. Un peu démodée, mais j'acceptai le compliment sans me formaliser.

— Eh bien, merci ! Et sous mon casque, que voyez-vous, au juste ?

— Une jeune femme qui a un grand potentiel mais qui souffre du boulet qui la retient.

Je la regardai, interloquée. J'aurais pu jurer qu'elle parlait d'un de mes ex, mais je sentais que derrière ces mots, il y avait bien plus de profondeur. Je la laissais continuer :

— J'ajouterai que puisque vous m'avez appelée, vous cherchez une issue. Je connais suf-

fisamment votre patron et, de ce qu'il m'a dit de vous, je ne pense pas que votre souci soit professionnel. C'est donc du côté de votre vie personnelle que vous souhaitez mettre de l'ordre...

Elle avait fini sa phrase en contemplant ma table basse d'un œil circonspect. Finalement, j'aurais peut-être dû la ranger et planquer mon carnet...

— Il ne s'agit pas simplement mettre de l'ordre. Je souffre de maladresse congénitale, je suis une sorte de miss Catastrophe et ça me – pardonnez-moi l'expression – pourrit la vie depuis ma plus tendre enfance. Sauf que jusqu'à présent, je vivais tant bien que mal avec, mais...

— Quelque chose a changé aujourd'hui.

Bon Dieu, que je déteste qu'on me coupe la parole. Je pris une grande inspiration avant de poursuivre :

— Oui. J'ai rencontré l'homme de ma vie.

— Rien que ça ! Et vous souhaitez vous débarrasser de votre maladresse pour ne pas risquer de gâcher cette relation naissante... ?

— Naissante, c'est un peu exagéré. S'il fallait comparer ça à une grossesse, disons qu'on

se situerait un poil avant la conception, vous voyez ce que je veux dire ?

— Ah. Oui. En fait, pour le moment, il n'y a que vous qui soyez au courant que vous êtes faits l'un pour l'autre.

— C'est à peu près ça.

— Je vous précise que je suis coach de vie, pas de séduction.

— Pourtant, il me semble que vous disposez de tous les atouts nécessaires...

Après mes gaffes précédentes, je n'étais plus à ça près et puis ça me brûlait la langue. Elle ne se démonta pas le moins du monde :

— Je constate que votre maladresse est multi-facettes, Louise. Je dois dire que je suis habituée à ce genre de réactions, même si elles proviennent en général plutôt de ma clientèle masculine, mais soit. Mettons les choses au clair tout de suite. Si je décide de vous prendre comme cliente, autant que vous soyez prévenue : s'arrêter aux apparences, c'est bien l'erreur la plus commune de tous mes clients. La première chose à dépasser. Vous êtes tombée dans ce piège, comme tous les autres. Ne vous en faites pas, c'est normal ; en outre, cela valide

le premier élément de ma *checklist*. Cela dit, la démarche que je préconise devrait vous aider à prendre confiance en vous et, par ricochet, à gagner le cœur de ce garçon. Commencez par m'indiquer ce que vous changeriez chez vous si vous disposiez d'une baguette magique.

— Je viens de vous le dire : ma maladresse.

Je sentais débarquer à grands pas la psychologie de comptoir à deux balles. Quand on mentionnait une baguette magique, c'était rarement bon signe. Je suis terre à terre comme fille, moi. Une scientifique. Alors la magie, hein...

— Dites-m'en plus au sujet des inconvénients auxquels vous faites face.

— C'est bien simple : il ne se passe pas une journée sans que je casse quelque chose, trébucher, tombe, me blesse, me mette dans l'embarras, non, dans une honte absolue, ou bien que je balance des vérités qui ne sont pas bonnes à dire. Est-ce que ça vous donne une idée plus précise des « *inconvénients auxquels je fais face* » ?

— Vous êtes en colère comme ça tous les jours ?

— En colère ? Voilà autre chose !

— Avouez que vous êtes un peu éloignée d'un moine tibétain...

— OK. C'est le moment où je vous indique que je n'ai pas pour ambition de devenir le prochain Dalaï-Lama. Je veux juste vivre normalement. Tranquillement. Et ne pas voir Nicolas me passer sous le nez !

— D'après moi, nous devons intervenir à deux niveaux. Le mental et la psychomotricité. Le premier, c'est mon rayon. En revanche pour les autres, je vais devoir sous-traiter. Voici ce que je vous propose : je vais préparer un programme, étape par étape, que vous devrez suivre consciencieusement, même si je ne doute pas que vous le remettrez en question. Vous avez du caractère, j'aime ça. Je suis persuadée qu'il suffira d'un déclic pour que tout fonctionne enfin comme vous le désirez. Il faut toutefois mettre la table pour cette étincelle, qui peut être plus ou moins longue à arriver. Il ne me reste plus qu'une question à vous poser : me faites-vous confiance ?

— À l'exception des conseils vestimentaires, oui.

Silence. Je l'imaginai en train de se demander si je n'allais pas lui causer plus d'ennuis qu'autre chose.

Je repensai aux éloges dithyrambiques de Jean-Jacques à son égard et me confortai dans l'idée qu'elle était celle qui pourrait m'aider, une bonne fois pour toutes. Elle acheva de me rassurer en se levant :

— J'aime les défis. Je vous appelle demain midi sans faute pour la première étape.

Le « *mental et la psychomotricité* » pris en charge par Jessica Rabbit... Dans le silence de mon appartement, je me demandais si j'avais eu une bonne idée... Ces doutes furent vite balayés lorsque les souvenirs fugaces de ma rencontre avec Nicolas me revinrent en tête : son avant-bras musclé, son sourire charmeur, sa voix, ahh, sa voix... Et son parfum ! Plus que tout le reste, il demeurerait gravé en moi ! Ces effluves de lavande, catalysés par une journée de travail. Vous savez, ce moment où le parfum délivre la quintessence de son odeur, quelques heures avant qu'il ne soit indispensable de passer sous la douche... Oh. Mon. Dieu. Nicolas et une douche. Mais pourquoi est-ce que je faisais de telles associations d'idées, je vous le demande ? Oui, en fait, on sait pourquoi...

À défaut de pouvoir réunir ces deux-là pour

le moment, je me contentai d'une bonne douche. Froide tant qu'à faire. J'enfilai mon vieux jean fétiche et un tee-shirt à manches longues : ma tenue de détente. Tous ces événements (à l'exception de la trop longue attente pour visiter l'appartement) s'étaient télescopés en l'espace de quelques heures seulement. J'avais besoin de faire le point. Avec Agathe, tant qu'à faire. Je claquai la porte de mon futur ex-appart' et décidai d'aller manger au bistro des poètes, que nous avions rebaptisé « *chez Tony* », du nom de son propriétaire. Toujours souriant, de bonne humeur, l'établissement était à son image : sympathique. Non seulement on y mangeait très bien, jusqu'aux petites heures, mais en prime, le resto était situé à un jet de pierre d'ici... Alors que je descendais l'escalier, je me rendis soudainement compte que, bientôt, l'endroit serait nettement moins accessible... Je me rassurai en me disant que ce n'était pas si grave que ça : Agathe et moi ne changerions pas de quartier général pour si peu... tout en faisant le parallèle avec les copines de vacances, celles qu'on promet de re-contacter mais qu'on perd inmanquablement

de vue. Oui, mais ça, c'était avant Facebook et Twitter, hein ! OK, les réseaux sociaux ne rendraient pas le resto plus proche de mon nouvel appartement. Tant pis. On trouvera bien un moyen.

D'un pas décidé, je poussai la porte d'entrée de mon bistro favori, juste au moment où un client, désirant quitter les lieux, eut la mauvaise idée de la tirer. Le résultat ne se fit pas attendre : j'entamai un plongeon et me rattrapai tant bien que mal à la poignée, parvenant à me rétablir au prix de contorsions dignes des acrobates du Cirque du Soleil, sous le regard médusé de l'imprudent. Tony, affairé derrière son comptoir, prit le temps d'applaudir en guise de bienvenue :

— Bientôt les Jeux olympiques, catégorie plongeon de haut vol ?

Il est parfois moqueur, Tony ; j'ai l'habitude. Une fois rétablie, j'exécutai, en guise de réponse, une parodie de révérence pour saluer ce public enthousiaste. Je pris ensuite appui sur le marchepied du comptoir pour lui faire la bise, après quoi je rejoignis à mon emplacement habituel : une minuscule table pour deux, accolée

à la vitrine et systématiquement ornée d'un joli bristol « *Réservé* ». Une attention de Tony, qui, je dois dire me touche à chaque fois que je redécouvre le carton et me souviens de tout ce qu'il signifie et de notre statut de « *meilleures clientes du monde* ». Je suis persuadée qu'il doit dire ça à beaucoup d'autres, mais ce n'est pas grave : je l'aime, cet endroit. Ses vieux murs de brique, ses tables en bois dépareillées et cet éclairage qui varie selon l'humeur du patron : tout me plaît ici. Tony s'empessa de m'apporter mon habituel de verre de blanc :

— Voilà pour la future championne ! Ce soir, j'ai un tataki de thon à tomber par terre...

— Méfie-toi, je risque de te prendre au mot !

— Ah ah ah ! Tu sais bien qu'Agathe et toi, vous pouvez à peu près faire tout ce que vous voulez ici, alors si ce n'est que ça, je prends le risque. En prime, ça fait de l'animation !

En voilà au moins un à qui mes frasques ne faisaient pas peur. Il ne le savait pas encore, mais bientôt, la nouvelle Louise serait assise ici. Tony ne s'éternisa pas, hélé par les clients d'une table au fond de la salle. Je lâchai quelques mots à Agathe par SMS : « *Tataki chez Tony et*

révélations derrière un verre de blanc : et tu n'es pas encore là !!? »

La réplique ne se fit pas attendre : « *OMG ! J'arrive !* »

C'est mon Agathe, ça. Nous n'avions pas discuté de ses plans pour la soirée, mais elle est du genre à tout laisser tomber pour me rejoindre, à plus forte raison lorsqu'il y a du potin dans l'air !

Vingt minutes plus tard, elle passait la porte, juste après m'avoir fait son coup habituel : me faire sursauter en cognant sur la vitrine. Ça marche à chaque fois et je ne compte plus les verres renversés, voire cassés par sa faute, à tel point que Tony a promis qu'il me trouverait des verres rien que pour moi, incassables. J'attends toujours et j'appréhende le moment où il me servira le vin blanc dans un gobelet pour enfant...

Agathe posa négligemment sa veste sur le dossier de sa chaise avant de s'asseoir et d'entrer, sans autre forme de procès, dans le vif du sujet :

— Alors, ce potin ? Il t'a rappelée, c'est ça ?

— Ah non. Mais j'ai rencontré Léa, tu sais la

coach de Jean-Jacques... Que j'ai d'abord prise pour une maîtresse de donjon SM...

— Quoi ? C'est ça ton potin croustillant ?

— Ah, mais c'est pas vrai, ça ! Attends ! D'abord, j'ai passé mon « *entretien d'embauche* » avec Léa. Elle va me faire un programme sur-mesure pour me guérir : mental et motricité ! Bon, j'avoue : elle a un faux air de Jessica Rabbit mais ça ne l'empêche pas d'avoir l'air plutôt compétente.

— Ouais, je vois venir le truc : elle va te mettre entre les mains d'un orthothérapeute qui va t'expliquer comment mettre un pied devant l'autre. Je te le fais gratis, moi, avec cours de *catwalk* en prime !

— Agathe ! Ce que tu peux être négative des fois, c'est pas possible ! Je suis sûre qu'elle a autre chose en magasin. Malgré son apparence... particulière, je l'ai trouvée très pro. Son look aussi faisait très pro, mais pas dans le même registre... En tous cas, on verra bien : je vais avoir droit à un premier avant-goût du menu demain midi.

— Tiens, en parlant de menu, on commande ?

Mon amie ne perdait jamais le nord, c'était une des qualités que j'appréciais chez cette grande brune aux yeux bleus, avec qui je ne comptais plus les bons moments comme les engueulades. C'est ça, les amis : on se dit tout, y compris le pire, que l'autre l'accepte, parce que ça vient de vous. De la part de n'importe qui d'autre, la défiance débonnaire dont elle faisait preuve m'aurait vexée.. Elle pouvait y aller et ne se gênait d'ailleurs jamais. Une grande gueule exubérante, toujours là pour moi. Je l'aimais comme ça. Du reste, elle en fit une nouvelle démonstration, tout en commandant :

— Tony, est-ce que Louise t'a dit qu'elle allait se faire *coach* ?

J'eus beau lever les yeux au ciel, tenter d'arrêter Agathe dans son élan d'un coup de pied dans le tibia, rien n'y fit :

— Figure-toi qu'elle a décidé de se guérir de sa maladresse congénitale...

Nous racontions beaucoup de choses à Tony, mais, à bien y réfléchir, rarement des trucs très personnels. En deux secondes, Agathe, emportée par son enthousiasme, venait d'inscrire sur mon front ce que j'essayais de ca-

cher à grand renfort d'auto-dérision... Ma gêne n'avait pas échappé au restaurateur qui me gratifia d'un sourire compréhensif et se contenta de répliquer :

— L'essentiel, c'est d'être en phase avec soi-même. Quant à moi, tu favorises mon taux de roulement de vaisselle... je vis très bien avec... mais je n'aurais rien contre quelques économies !

S'il s'y mettait aussi, je n'étais pas sortie de l'auberge ! Il me gratifia d'un clin d'œil avant de retourner à son comptoir. J'en profitai pour fusiller Agathe du regard.

— Oh, Loulou, Tony, c'est comme la famille, tu ne vas quand même pas en faire un fromage, hein ?

Je ne pouvais pas lui donner tort mais persistai quelques instants à grimacer. Loin de s'en formaliser, elle poursuivit :

— Bon, les détails de ton relooking mental, nous les aurons demain. En attendant, si tu me parlais du héros du goûter ?

Voilà autre chose. Je l'avais bien cherchée, cette vanne... Mais quelle idée j'avais eue de l'imaginer en culottes bouffantes, et surtout de

le balancer à Agathe ?

Je ne relevai pas et, dans un flot ininterrompu de paroles, je lui détaillai tout sur lui, enfin tout ce que j'en savais jusqu'à présent, m'attachant plus que de raison sur son allure et l'impression qu'il m'avait faite. Lorsque j'eus terminé, mon amie me regarda droit dans les yeux :

— Ben dis donc. Tu es atteinte. Gravement, même. Avec tout ce que tu me dis, j'ai peur. Non pas qu'il ait l'air trop parfait : les mecs sont très forts pour donner cette impression lors des premiers rendez-vous – ça se gâte en général très vite... Non, ce qui m'inquiète, c'est plutôt ton air niais lorsque tu parles de lui. Et là, je dis : attention ! Tu dois impérativement en savoir plus avant de te laisser glisser sur la pente savonneuse de l'amouuur fou...

Elle n'avait pas tort, mais cette sensation était délicieuse. Je me sentais vivre. Terriblement. Et c'était divin. Les papillons dans l'estomac ? Partout, oui ! Mon petit nuage gris qui me suivait partout, en ce moment, j'étais dessus et n'avais aucune envie de redescendre sur terre.

Tout en dégustant notre tataki – fameux au

passage : saisi impeccablement et enrobé d'une croûte de sésame – Agathe continua à me donner son avis :

— Quoi qu'il en soit, moi je te trouve mimi tout plein telle que tu es. Et tu as vu ? Tony aussi. Pour sa vaisselle, je suis moins affirmative ! Blague à part, tu sais bien qu'il ne faut pas changer pour un mec. Ça ne fonctionne pas : soit ton naturel revient te botter les fesses au galop, soit tu finis malheureuse, ce qui n'est pas mieux.

— Ah, je t'arrête là : c'est *moi* qui veux changer. Parce que j'en ai assez que mes frasques me gâchent la vie. Ce n'est pas lui qui le veut. Nuance.

— Nuance, nuance, n'empêche que tu le fais pour lui, sans même savoir s'il ne va pas trouver ça adorable ?

— Adorable ? Non mais tu te fous de moi ? Connaître toutes les urgences parisiennes, casser à peu près tout ce que je touche, tu trouves que c'est une vie, toi ?

— Tu exagères ! Et puis, ces derniers temps, tu es plutôt tranquille.

— Oui, ben raison de plus : l'œil du cyclone,

le calme avant la tempête... Mieux vaut prévenir que guérir et je ne compte pas hypothéquer ce qui est peut-être, non, évidemment, forcément, la chance de ma vie. Celle qui ne passe qu'une fois. Je ne compte pas le rater, ce train-là. Pas question que Louise reste sur le quai.

— Oui ben, moi ce que je vois, c'est que tu t'apprêtes à sauter dans un TGV lancé à pleine vitesse sans même savoir si ton gus sera dedans. Alors tu sais quoi ? Toi, tu t'occupes de te faire coacher, et moi je vais enquêter sur ton belâtre !

Je m'étais réveillée aux aurores et puisque je ne tenais plus en place dès sept heures du matin, j'avais décidé de filer au bureau. Non pas que j'aie pour habitude de commencer à bosser tard. C'est juste qu'en général, lorsque les verres s'enchaînent comme hier soir, j'ai plus de difficulté à m'extirper de la couette. Pas aujourd'hui. La perspective de découvrir le programme des réjouissances concocté par Léa (je me force à ne pas l'appeler Jessica Rabbit, même si ça me vient naturellement à chaque fois – je n'ai pas envie que ça finisse par m'échapper devant elle !) m'avait remontée comme un ressort. Ajoutez à cela que je devais également passer à l'agence immobilière pour finaliser la signature du bail... Vous, je ne sais pas, mais moi, j'appelle ça une bonne journée !

Lorsque j'arrivai, Jean-Jacques était déjà